Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 41

Artikel: Fâcheux malentendu
Autor: M.-E.T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210716

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FACHEUX MALENTENDU

Ce soir-là, Lariflette, le jeune et sympathique reporter de la *Dépêche accélérée*, traversait le pont de la République en quête d'une nouvelle de la dernière heure. Soudain, une voix bien connue, celle du gros Tuyau, le met en éveil.

Tuyau. — Eh! Lariflette!

Lariflette. — Tiens, l'heureux hasard. Comment donc, encore vivant? Tu te calfeutres!

Tuyau (*qui connaît l'insipide refrain*). — Pas mal merci. A propos, j'ai quelque chose pour toi : une petite nouvelle.

Lariflette (*très intéressé*). — Ah! mon vieux Tuyau : Toujours le même! Toujours grand, toujours beau...

Tuyau (*lyrique*). — Plus en te voit et plus on t'aime! Farceur, va! Voici la chose. Tu connais Machin?

Lariflette. — Le directeur de l'Œuvre pour la protection des vieux garçons?

Tuyau. — Parfaitement. Eh bien, pas plus tard que tout à l'heure, en descendant du tramway, place du Gouvernement, crac, le voilà sous les roues.

Tuyau. — Et ça n'a pas traîné : la jambe à moitié tranchée, comme avec un couteau. Horrible!

Lariflette. — Laquelle?

Tuyau. — Comment, laquelle?

Lariflette. — Oui. De quelle jambe s'agit-il, de la gauche ou de la droite?

Tuyau (*haussant les épaules*). — De la gauche, parbleu!... C'est-à-dire... (*il esquisse sur le trottoir la mimique d'un monsieur qui descend du tramway*). — Voyons, il était placé comme ceci, il est descendu comme cela... Non, c'est de la droite. Attends un peu, que je réfléchisse. Mais non, c'est bien de la gauche. A moins que... Est-ce assez bête, dis, de ne pas se souvenir. Bref, je te le répète : horrible, épouvantable...

Lariflette. — Au surplus, peu importe. A une jambe près, n'est-ce pas? L'essentiel est que la jambe soit à demi coupée. Et elle l'est?

Tuyau. — Elle ne tenait plus qu'à un fil, ainsi...

Lariflette. — Merci, mon vieux Tuyau, merci. Tu me rends là un de ces services qui ne s'oublient pas. Jamais!!! A tantôt.

Lariflette se précipite à son bureau et rédige un entrefilet annonçant en style dramatique le fâcheux accident. Le lendemain matin, aux environs d'onze heures, il se présente au domicile de M. Machin pour prendre des nouvelles.

La bonne. — Qui dois-je annoncer?

Lariflette (*important*). — M. Lariflette, rédacteur à la *Dépêche accélérée*. Voici ma carte.

A peine a-t-il achevé qu'un grand bruit de chaises violemment remuées se fait entendre. Et M. Machin, en personne, les deux jambes parfaitement intactes, bondit vers la porte, un numéro de la *Dépêche accélérée* à la main.

M. Machin (*désignant d'un geste impérieux l'entrefilet publié par Lariflette*). — C'est vous qui avez écrit cela?

Lariflette (*qui n'en mène pas large*). — Oui, monsieur.

M. Machin. — C'est bien. Tournez-vous!

Lariflette. — Mais...

M. Machin (*d'un ton qui n'admet pas de réplique*). — Tournez-vous, vous dis-je!

Lariflette, machinalement, s'exécute. Aussitôt, il reçoit dans le bas des reins un magistral coup de botte qui l'envoie au beau milieu de l'escalier.

M. Machin. — C'est avec ma jambe coupée, monsieur. Vous savez, celle qui ne tenait plus qu'à un fil!

Le soir même, on pouvait lire, dans la *Dépêche accélérée*, le petit entrefilet que voici :

Heureuse nouvelle.

Le regrettable accident qui s'est produit hier soir, place du Gouvernement, n'aura pas des conséquences aussi graves qu'on le redoutait. Nous avons fait prendre ce matin des nouvelles du blessé et nous sommes en mesure d'annoncer que l'état de M. Machin est en bonne voie d'amélioration. Les nombreux amis que compte notre éminent concitoyen apprendront sans doute avec satisfaction que très probablement l'amputation de la jambe blessée ne sera pas nécessaire.

M.-E. T.

Expiration. — Le boursier d'une de nos petites villes se faisait un malin plaisir d'embêter le public. Il trouva un jour à qui parler. Voyant entrer dans son bureau un contribuable à l'air revêche :

— Attends un peu, pense-t-il, je vais t'apprendre...

Puis à haute voix et un regard soupçonneux par dessus ses lunettes :

— Avez-vous renouvelé la déclaration de votre chien?

— Non.

— Vous avez eu tort et je vous dresse contravention : le délai de déclaration est expiré.

— Mon chien aussi...

GRAMMAIRIEN JUSQUE DANS LA TOMBE

Jeudi dernier, écrit l'académicien Maurice Donnay, dans le *Figaro*, pendant que le secrétaire perpétuel nous lisait, à l'Académie, une émouvante lettre de M. Ernest Lavisse : « Ils ont brûlé ma vieille maison pleine de reliques... Vive la France! » je songeais à une autre lettre qu'Ernest Lavisse avait reçue dans les premiers jours de la guerre et qu'il nous avait lue, non pas publiquement, mais dans un coin, avec une gaieté malicieuse dans ses yeux bleus, étrangement clairs.

Cette lettre est un document, la voici :

Monsieur,

J'ai lu avec le plus vif intérêt et la plus franche approbation votre lettre parue dans *Le Temps* du 11 août. Il y a pourtant une phrase que je ne peux pas laisser passer : « L'espoir et la confiance qui » étaient en moi, je les ai inlassablement prêchés. » Permettez-moi de le regretter. Vous auriez dû les prêcher *ill*assablement, vu que devant l ou r, *in* s'assimile.

Ah! vous êtes têtus, vous autres (de l'Académie) avec votre *in* lassable et votre *in* lassablement, etc.

Lettre anonyme, je le jure, puisqu'elle est signée Cratyle; mais écrite d'une batterie! Ainsi, le grammairien Cratyle, même mobilisé, contre « inlassablement » ne désarme pas. La curieuse lettre, en vérité! Dans les heures d'angoisse que nous traversions, le 15 août, un homme prend sa plume et proteste contre « inlassablement ». N'est-ce pas triste et comique, ridicule et charmant, imbécile et admirable et, pour tout dire, humain? C'est le tic, la marotte, le dada, la manie, ce qui subsiste dans les plus grandes épreuves.

J'ai connu un vieil homme : il était puriste. Sa femme, à son lit de mort et, pour ne pas l'effrayer, le préparait à l'arrivée prochaine de ses enfants. « J'ai reçu des nouvelles d'Adèle et de Victor; il se pourrait qu'ils arrivent. — ... vassent, dit le moribond. — Qu'est-ce que tu dis? — Vassent, répétait-il.

Ah! mon Dieu, pensait la vieille dame, c'est la fin... il déménage. Et, se penchant vers lui, elle lui demandait : « Pourquoi dis-tu « vasse »? — « Il se pourrait qu'ils arrivassent », expliqua le vieux puriste; et il mourut quelques heures après.

LA RENAISSANCE D'UNE FOI

Peu à peu, on revient à la vie que l'on est convenu d'appeler « normale », parce que c'est la vie commune que, depuis le commencement du monde, ont vécue les hommes, et que nous vivons, à bien peu de chose près. Il n'y a pas grand nouveau sous le soleil.

La déclaration de guerre, avec toutes ses inconnues, l'avait brusquement bouleversée, cette vie normale. La population fut prise de panique. Les magistrats, qui, du moins il le paraît, eussent dû garder tout leur sang-froid et, pour réfréner l'affolement populaire, tenir toujours plus haut et ferme le drapeau du calme et de la raison, cédèrent au mouvement. Or de voir ses gouvernants ainsi soucieux, le pauvre peuple fut d'autant plus apeuré. « Il faut croire que tout est perdu! » se dit-il. Alors, à chaque mesure exceptionnelle prise par l'autorité, augmenta l'anxiété publique. Et chacun se soumit docilement à ces mesures, sans réflexion, comme sans murmure; il semblait qu'on fût à la veille de la fin du monde, dont on nous a si souvent menacés. Et puis... on ne pouvait faire autrement.

Mais, petit à petit, c'était fatal, on revint à une notion plus claire, plus saine, plus exacte de la réalité. Pour grave qu'elle soit, la situation ne parut plus si désespérée. Les malheurs et calamités tant redoutés avaient été prévenus sans trop de peine et leur menace était de plus en plus incertaine. On se persuada, jusqu'à preuve du contraire, que, pour nous du moins, il ne s'agirait que d'une forte crise économique. C'était, certes, déjà bien assez, bien trop, même. Mais nos grands pères, qui n'étaient ni moins sages ni moins prudents que nous pouvons l'être, ne disaient-ils pas : « Plaie d'argent n'est point mortelle! »

Alors, nourris dès notre plus tendre enfance du lait de la liberté, dont on ne cesse — à juste titre, du reste — de nous vanter les bienfaits, on commença à trouver par trop gênantes les entraves mises à nos libres mouvements. Et puis on se dit que c'était humiliant, après tout, d'être ainsi sous tutelle, comme si chacun, à quelques exceptions près, ne savait pas ce qu'il a à faire et quel est son élémentaire devoir dans les graves circonstances que nous traversons. Que diable! nous ne sommes pourtant pas des enfants.

Et le mécontentement se manifesta d'autant plus que l'on s'aperçut bientôt que nous étions seuls ou presque à subir ce régime d'exception. Tout autour de nous, sauf quelques réserves, d'ailleurs très justifiées, on vivait comme en temps ordinaire. Les personnes qui nous venaient voir ne comprenaient rien à cette règle d'austérité qui, soudain, s'était substituée aux us et coutumes connus.

« Mais notre pays n'est pourtant pas en guerre! observaient-elles avec raison.

— Sans doute, répliquait-on, avec un haussement d'épaules, sans doute; mais, que voulez-vous, c'est comme ça! »

C'était le marasme; c'était la mort.

Il n'y avait plus guère de souriant, en ce séjour, si plaisant naguère, que les visages de ceux qui, justement, sont le moins souriants en temps ordinaire. Déjà, avec une naïve candeur, ils croyaient à l'avènement de l'ère de contrition et de sempiternelles jérémiades qu'ils appellent en vain de leurs vœux, comme si, de par la volonté divine et par nature, l'humanité était vouée à l'éternelle tristesse.

Mais les rabat-joie y sont une fois de plus pour leurs frais et pour leurs sourires. Si la joie n'est pas précisément de saison, elle n'est point morte, tant s'en faut. Elle couve sous la cendre, toujours prête à reparaître. La joie, c'est la santé de l'esprit et celle du corps; et cette santé, c'est la vie. C'est dans la joie naturelle, saine, immortelle, que l'on trouvera un des plus rapi-